

## Opinion

D.R.  
**Alexandre de Hemptinne**Chirurgien  
et grand amateur de littérature

■ Fondée sur des moyennes statistiques, l'IA produit un langage sans aspérités. Or la littérature naît précisément de l'écart et de la singularité. Elle dérange et transforme le langage.

léances, sérieusement, vous pèsent, vous vous tournez vers votre *chatbot* – ChatGPT, en l'occurrence. Depuis le temps, vous “promptez” avec une facilité déconcertante (“facilité” appelle aussi trop souvent “déconcertant”). Vous lui confiez la rédaction du mot. Votre instruction, le temps d'une seconde, vous glace. Ainsi, vous en êtes arrivé là? Vous êtes sur le point de déléguer votre compassion. Légère hésitation quand même... Mais vous laissez partir le prompt.

**Écriture moyennisée**

Le texte généré coule comme un robinet d'eau tiède. La langue a ce je-ne-sais-quoi de désincarnée, un langage dépourvu de la moindre voix. Et vous avez beau prompter en conséquence, multiplier les ajustements, quelque chose ne convient pas. Quelque chose vous frappe alors pour la première fois. Après réflexion, tout devient clair: l'IA générative vous a proposé un langage fascisé par excellence.

L'IA générative procède par analyse de quantités massives de textes, presque tous issus d'internet. C'est ce qui dans le jargon se nomme “l'apprentissage par réseaux de neurones profonds”. Partant de données considérables, elle produit, par calcul statistique et probabiliste, une écriture moyennisée. Elle dope, en somme, le langage le plus répandu. Elle l'uniformise et participe ce faisant à sa tyrannie. Ne peut donc en sortir qu'un langage homogène, stan-

dardisé, du langage dans ses pleins pouvoirs.

La littérature, au contraire, s'emploie à diversifier notre langue. Elle est un puissant remède aux tics, aux manies, aux obsessions du langage sur lesquels ce pouvoir se fonde. Elle participe donc d'une révolution – d'une tricherie salutaire, disait Barthes – “*d'une esquivé, d'un leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors pouvoir*”: cette langue totale appelle littérature.

**Déléguer sa liberté**

La littérature comme révolte est la conclusion qui, finalement, vous vient. Quoi que peu avancé dans votre écriture, vous méditez sur celle-ci, sur cette compétence que vous étiez sur le point de déléguer. Plus encore qu'une compétence, c'est finalement même une certaine idée de la liberté. La liberté de mettre le monde en mots, soi-même, et sans aucune *obligation de dire*.

Un dernier coup d'œil à votre IA. Elle vous apparaît soudain si loin du compte. Loin de toute idée de littérature. Car contrevenant tout bonnement à son principe. Et quand bien même elle se perfectionnerait dans un avenir – c'est l'argument qu'on nous sert à toutes les sauces – quand bien même ses pseudo-romans se mettraient à proliférer, elle restera, tenue qu'elle est à la négation de cette liberté, à sa tyrannie, à son obligation, incapable de la moindre littérature.

## OPINION

## Quand la guerre banalise la mort des civils

■ Du Liban à Gaza en passant par l'Iran, les civils paient le prix des conflits. Derrière les stratégies, des vies ordinaires disparaissent dans l'indifférence.

**Ikram Ben Aïssa**Auteure de “Hommage à Gaza – Nouvelles d'un génocide en cours” (L'Harmattan),  
fondatrice de Maison Wasl Médiation

À chaque guerre, une question revient: les vies humaines des civils bombardés ont-elles encore de la valeur?

Au Liban, les images qui circulent ces derniers jours ont un goût de déjà-vu. Des foules de civils dans les rues, avec quelques affaires seulement, obligées de quitter leur domicile. On observe, démunis devant nos écrans, des parents qui partent avec leurs enfants tirés par la main, des personnes âgées soutenues par leurs proches aussi. Du jour au lendemain, ils se retrouvent tous sans toit.

Ce n'est pas tout. Les bombardements se multiplient et le bilan humain ne cesse de s'alourdir. Des centaines de civils ont déjà perdu la vie et des milliers d'autres ont été blessés.

Ces images rappellent celles observées à Gaza: des populations déplacées, sommées de partir sans savoir où aller, ni quand – ou si – elles pourront revenir. Gaza souffre encore aujourd'hui de cette situation.

Plus à l'est, en Iran, les bombardements frappent également des zones urbaines et des infrastructures. Dernièrement, les attaques contre des installations pétrolières ont plongé certaines zones dans un épais nuage noir de fumée, laissant craindre des conséquences environnementales et sanitaires durables pour la population. Plus de 1300 morts et des milliers de blessés. Pour le moment.

**Habités à la violence**

Sur le plan culturel, des sites anciens, porteurs d'histoire et de mémoire, ont également été endommagés. Un patrimoine culturel et spirituel qui se retrouve menacé.

Nous sommes donc arrivés à un point où les habitants de cette région – Libanais, Palestiniens, Iraniens et tant d'autres – apparaissent trop souvent, dans le regard extérieur, comme des populations habituées à la violence, presque condamnées à la subir. Ce sont des corps exposés à la guerre, une forme de “chair à canon” dans des logiques géopolitiques qui les dépassent.

Pourtant, ce qui disparaît sous les bombes n'est pas seulement fait de béton, d'infrastructures ou de pétrole. Ce sont aussi des cultures, des patrimoines, des traditions religieuses et spirituelles dont beau-

coup, en dehors de la région, n'en connaissent finalement presque rien. Plus encore, ces violences nourrissent le rejet de l'autre, la haine et le désir de vengeance.

Au-delà des enjeux de pouvoir, ces morts et ces destructions laissent aussi des traces durables: elles façonnent la manière dont se construit la vision de l'autre, influencent notre compréhension du monde et pèsent sur la qualité des liens qui unissent les peuples.

Oui, plutôt que d'être reconnues dans leur richesse et leur complexité, ces sociétés sont trop souvent enfermées dans des caricatures: la menace terroriste, des traditions supposées archaïques, une altérité présentée comme inquiétante.

Mais ces cultures ont une histoire, une profondeur et une dignité qui méritent elles aussi respect et protection.

**Des vies brutalement interrompues**

Nous le savons fort bien, parmi les victimes, il n'y a pas seulement des combattants, il y a surtout des civils et parfois même des hommes et des femmes engagés au service des autres.

On ne peut s'empêcher de penser à ce curé maronite libanais tué il y a quelques jours alors qu'il venait en aide à des habitants pris sous les bombardements.

Derrière chaque déplacement de population, chaque immeuble détruit, chaque panache de fumée noire, il y a des vies ordinaires brutalement interrompues: des enfants qui allaient à l'école, des familles qui travaillaient, des personnes qui espéraient simplement vivre en paix.

La question demeure alors, simple et dérangeante: la valeur d'une vie dépend-elle de l'endroit où l'on naît? Et aussi: la vie humaine ne passera-t-elle jamais avant les guerres et les rapports de force?

Ce constat ne concerne pas seulement le Moyen-Orient, dans d'autres régions du monde aussi, la souffrance humaine semble être reléguée derrière les intérêts stratégiques, économiques ou politiques.

Si la vie humaine compte moins que le besoin d'affaiblir l'autre, alors le problème n'est plus seulement politique ou militaire.

Il est profondément moral.

→ Titre et chapô sont de la rédaction.  
Titre original: “À l'ère du mépris de la vie humaine, la violence fait loi”